

LA LETTRE DE D.L.F. CHAMPAGNE-ARDENNE

DÉFENSE DE LA LANGUE FRANÇAISE - DÉLÉGATION CHAMPAGNE-ARDENNE

Présidente : Nadine Najman

Secrétaire : Francis Debar

Siège social chez la présidente :

3, rue Hannequin

51100 Reims

Lettre n°137 – mars 2017

Réunion du samedi 11 mars 2017

Le Printemps des Poètes

Cette fameuse manifestation poétique francophone, nationale et internationale, avait cette année pour thème :

L'Afrique

La délégation DLF Champagne-Ardenne avait choisi d'y participer en organisant ce samedi 11 mars une scène ouverte animée par Nadine Najman.

Comme à l'accoutumée, l'accès à la grande salle 101-102 de la Maison de la vie associative était libre et le public était composé à la fois de membres fidèles et de visiteurs non-adhérents, toujours les bienvenus. C'est en toute sympathie et simplicité que les participants ont présenté leurs propres œuvres et/ou celles de leurs auteurs préférés. À noter que l'on n'était absolument pas obligé de s'en tenir au thème officiel pour participer à cette rencontre.

Le récital a débuté par les textes se rapportant à l'Afrique et a duré une heure et demie. On retrouvera, dans les pages suivantes, poèmes et proses qui ont été communiqués à la présidente en vue de parution dans cette lettre de liaison...

Un chat peut en cacher un autre

Un paysan avait un poulailler,
Y gloussaient des poules,
Y caquetaient des poulets,
S'y blottissaient des poussins,
Tous les jours y étaient radieux,
Sauf que chaque nuit mystérieusement...
Une malheureuse volaille disparaissait.

Chaque matin, dès potron-minet,
C'est de fort méchante humeur
Que notre paysan disait à son chat :
« C'est toi le voleur !
C'est dans mon poulailler que tu viens, toutes les nuits, faire à la brune
Des festins de roi ! ».

Haut et fort
Le malheureux chat jurait sur son honneur
Que jamais de sa sainte vie – dépourvue de toute félonie –
Il n'avait avalé
Poule, poussin, poulet.

« Non seulement tu voles, mais encore tu mens ! »
L'accusait le paysan, furieux.
« Ce ne peut être que toi, maudit chat !
Et nous allons bien voir, à la fin, qui commet cet ignoble forfait ! »

Cette nuit-là, quand il fit bien noir,
Le paysan tendit un piège à l'entrée de son poulailler
Et...
Le lendemain quand l'aube blanche se leva
Le paysan effaré trouva enfermé dans sa cage...
Un chat sauvage...
Qui depuis des lustres avait élu domicile dans le voisinage
Et se gobergeait dans les parages.

Moralité première : ne portez jamais d'accusation sans avoir de bonnes raisons.
Moralité seconde : un chat peut toujours en cacher un autre.

Adapté par Melchior de Chambilly,
lu par Pascale Nicholson.

Poème à mon frère blanc

Cher frère blanc,
Quand je suis né, j'étais noir,
Quand j'ai grandi, j'étais noir,
Quand je suis au soleil, je suis noir,
Quand je suis malade, je suis noir,
Quand je mourrai, je serai noir.

Tandis que toi, homme blanc,
Quand tu es né, tu étais rose,
Quand tu as grandi, tu étais blanc,
Quand tu vas au soleil, tu es rouge,
Quand tu as froid, tu es bleu,
Quand tu as peur, tu es vert,
Quand tu es malade, tu es jaune,
Quand tu mourras, tu seras gris.

Alors, de nous deux, Qui est l'homme de couleur ?

Léopold Sédar Senghor
lu par Jean-Claude Asfaux.

La danse

Une voix de velours,
Un roulement de tambours,
Et cette lancinante voix
Vous emmène au plus profond des âges.
Cela évoque le Sahel et ses rares pâturages,
La danse autour du feu,
Les battements de mains,
Les trépignements des pieds,
Les cris et les youyous,
Les femmes drapées de boubous
Brodés aux couleurs bariolées
Qui dansent avec tant de grâce.
Soudainement, envoûtée
Par les tam-tams qui s'accélèrent,
La fête des corps se déchaîne.
Tel ce chercheur d'or au torse de briseur de chaînes,
Jambes fléchies, muscles saillants,
Qui ondule épaules en avant,
Moulinets de ses bras puissants.
C'est la danse sauvage,
La force qui régénère,
Le feu sacré qui se transmet.

Léopold Sédar Senghor
lu par Anne-Marie Fagot

École d'Afrique

École d'Afrique, les enfants t'attendent,
Pour ce grand besoin leurs désirs se tendent
Notre cœur répond : nous voulons t'aider,
Avec du courage tu vas exister,
Il faudra tenir nos belles promesses !

Il ne suffit pas que de gentillesse,
Rencontres, échanges et associations
Nous conduisent vers la réalisation,
École d'Afrique...

Les classes sont ouvertes, de nombreux élèves
Viennent pour apprendre, réalisent leur rêve ;
Lire, écrire, compter et se respecter,
Bien vivre ensemble, à la cantine manger.
Le savoir est application sans trêve,
École d'Afrique !

Anne-Marie Fagot
lu par elle-même.

Le hérisson et le serpent

La parole du plus puissant
Est toujours vérité
(C'est un proverbe bambara qui le dit).

Un hérisson errait dans la brousse,
Prenant l'air tout à son aise,
Après avoir fait une bonne chasse
Et rempli son ventre de gros morceaux.
Au bord d'un étang, sous un arbre,
Il rencontra soudain un serpent
Qui allait quitter la source,
Sans rien trouver à croquer.
« Hé ! s'écria le hérisson, que viens-tu faire
Sur mon chemin ? Vous avez toujours tendance,
Toi et les tiens, à me déplaire
Par vos hardies ingérences !
– Non, Seigneur, répondit le reptile apeuré,
Je n'ai aucune intention de vous déranger,
Et je ne serais pas venu sur ces lieux
Chercher ma pitance
Si je les savais dans votre royaume...
– C'est faux ! Pendard, malin, gueux ! »
Cela dit, Maître Hérisson le saisit par le cou
Et le coupa en deux.

Yves-Emmanuel Dogbé
lu par Henriette Régnier

C'était un très bon nègre

C'était un très bon nègre
et il ne lui venait pas à l'idée qu'il pourrait houer, fouir, couper tout, tout autre
chose vraiment que la canne insipide.

C'était un très bon nègre.

Et on lui jetait des pierres, des bouts de ferraille, des tessons de bouteille, mais ni
ces pierres, ni cette ferraille, ni ces bouteilles...

Ô quiètes années de Dieu sur cette motte terraquée !

Et le fouet disputa au bombillement des mouches la rosée sucrée de nos plaies.

Je dis hurrah ! La vieille négritude
progressivement se cadavérise
l'horizon se défait, recule et s'élargit
et voici parmi des déchirements de nuages la fulgurance d'un signe
le négrier craque de toute part... Son ventre se convulse et résonne... L'affreux
ténia de sa cargaison ronge les boyaux fétides de l'étrange nourrisson des mers !
Et ni l'allégresse des voiles gonflées comme une poche de doublons rebondie, ni
les tours joués à la sottise dangereuse des frégates policières ne l'empêchent
d'entendre la menace de ses grondements intestins.

En vain pour s'en distraire le capitaine pend à sa grand'vergue le nègre le plus
braillard ou le jette à la mer, ou le livre à l'appétit de ses molosses

La négraille aux senteurs d'oignon frit retrouve dans son sang répandu le goût
amer de la liberté.

Et elle est debout la négraille
la négraille assise
inattendument debout
debout dans la cale

debout dans les cabines
debout sur le pont
debout dans le vent
debout sous le soleil
debout dans le sang
debout

et

libre...

Aimé Césaire
Extrait de *Cahier d'un retour au pays natal*
lu par Bernard Boller.

L'homme qui te ressemble

J'ai frappé à ta porte
J'ai frappé à ton cœur
Pour avoir un bon lit
Pour avoir un bon feu
Pourquoi me repousser ?
Ouvre-moi, mon frère !...
Pourquoi me demander
Si je suis d'Afrique
Si je suis d'Amérique
Si je suis d'Asie
Si je suis d'Europe ?
Ouvre-moi, mon frère !...
Pourquoi me demander
La longueur de mon nez
L'épaisseur de ma bouche
La couleur de ma peau
Et le nom de mes dieux ?
Ouvre-moi, mon frère !...
Je ne suis pas un noir
Je ne suis pas un rouge
Je ne suis pas un jaune
Je ne suis pas un blanc
Mais je ne suis qu'un homme,
Ouvre-moi mon frère !

Ouvre-moi ta porte
Ouvre-moi ton cœur
Car je suis un homme
L'homme de tous les temps
L'homme de tous les lieux
L'homme qui te ressemble.

René Philombe

lu par Joseph Fagot.

Ma négritude

Ma Négritude point n'est sommeil de la race mais soleil de l'âme,
ma négritude vue et vie
Ma Négritude est truelle à la main, est lance au poing
Réécade. Il n'est question de boire, de manger l'instant qui passe
Tant pis si je m'attendris sur les roses du Cap-Vert !
Ma tâche est d'éveiller mon peuple aux futurs flamboyants
Ma joie de créer des images pour le nourrir, ô lumières rythmées
de la Parole !

Léopold Sédar Senghor

lu par Mireille Georges

Tanzanie

Quelque part dans le monde
À chaque instant, à chaque seconde
Un homme gémit, un homme inonde
Un homme s'écrie dans les couloirs de Zanzibar
Dans les mouiroirs de Tanzanie
Lèpre et folie n'ont plus d'amis
Font le trottoir sur les parvis
Toutes les couleurs sont réunies
Dans ces cas-là, y'a plus d'ennemis
Y'a qu'un seul cri, celui des noirs de Tanzanie
Dar Es-Salaam, vends pas ton âme aux colonies
Vends pas ton âme sur les hauteurs Ngorongoro
Serengeti

J'ai vu ta faune et puis ta flore
Les phacochères et les guépards dans le cratère
Masaï d'un soir, vends pas ton âme pour un radis
Regarde la terre de tes ancêtres
Celle que tu parles, celle que tu dis
Vient de la terre De Profundis
Terre de conteurs et de gris-gris
Ne la cède pas pour un penny
Aux arracheurs, aux enrichis
De dents menteurs, dedans maudits

T'as une histoire, toute une mémoire
Des hommes d'ici, celles des marcheurs
Nomade, élève donc tes petits
Au son des cors du paradis
Le vent palabre dans les esprits
Après le sec, viendra la pluie
Les migrations à chaque saison
Les laisse pas fuir dans les bidons
Les villes Coca, Schweppes et Pepsi
Mirages des grands de l'industrie
L'orage tropique fera du ciel
Tomber les gouttes salées de pluie
Dar Es-Salaam, vends pas ton âme
Écoute le chant de vie d'Afrique
Qui bat au rythme du tam-tam
Des vieux d'ici, pas nés d'hier,
d'la dernière pluie
Car ce sont eux qui disent les mots
et donnent la vie
Car ce sont eux qui prient les morts
mais chantent la vie !

Valérie Demotié

lu par elle-même.

Brise marine

La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres.
Fuir ! là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres
D'être parmi l'écume inconnue et les cieux !
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux,
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe,
Ô nuits ! ni la clarté déserte de ma lampe
Sur le vide papier que la blancheur défend,
Et ni la jeune femme allaitant son enfant.
Je partirai ! Steamer balançant ta mâture,
Lève l'ancre pour une exotique nature !

Un Ennui, désolé par les cruels espoirs,
Croit encore à l'adieu suprême des mouchoirs !
Et, peut-être, les mâts, invitant les orages,
Sont-ils de ceux qu'un vent penche sur les naufrages
Perdus, sans mâts, sans mâts, ni fertiles îlots...
Mais, ô mon cœur, entends le chant des matelots !

Stéphane Mallarmé

lu par Nadine Najman

Les conquérants

Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal,
Fatigués de porter leurs misères hautaines,
De Palos de Moguer, routiers et capitaines
Partaient, ivres d'un rêve héroïque et brutal.

Ils allaient conquérir le fabuleux métal
Que Cipango mûrit dans ses mines lointaines,
Et les vents alizés inclinaient leurs antennes
Aux bords mystérieux du monde Occidental.

Chaque soir, espérant des lendemains épiques,
L'azur phosphorescent de la mer des Tropiques
Enchantait leur sommeil d'un mirage doré ;

Ou penchés à l'avant des blanches caravelles,
Ils regardaient monter en un ciel ignoré
Du fond de l'Océan des étoiles nouvelles.

José-Maria de Hérédia

lu par Nadine Najman

Le mousse

Mousse : il est donc marin, ton père ?...
— Pêcheur. Perdu depuis longtemps.
En découchant d'avec ma mère,
Il a couché dans les brisants...

Maman lui garde au cimetière
Une tombe — et rien dedans —
C'est moi son mari sur la terre,
Pour gagner du pain aux enfants.

Deux petits. — Alors, sur la plage,
Rien n'est revenu du naufrage ?...
— Son garde-pipe et son sabot...

La mère pleure, le dimanche,
Pour repos... Moi, j'ai ma revanche
Quand je serai grand — matelot ! —

Tristan Corbière

lu par Nadine Najman

Il ou elle est

Il est le A noir
Creux du désespoir

La solide valise de cuir sombre, sanglée de courroies est bardée d'énormes rivets. De forme rectangulaire, épaisse, elle peut être portée sur la longueur ou la largeur. De vastes poignées cousues et surpiquées sont appliquées en haut, en bas et devant.

1870 : Charleville, Charleroi, Paris, Douai, Charleville, Charleroi, Bruxelles, Douai, Charleville.

Il est le E blanc
Des yeux du voyant

Quatre courroies larges comme trois doigts maintiennent le couvercle profond. Une cinquième, énorme, consolide la fermeture par une boucle géante.

1875 : Ardennes, Allemagne, Stuttgart, Suisse, Italie, Milan, Sienne, Marseille, Paris, Charleville.

Il est le I rouge
Vautré dans les bouges

Les petits côtés ont souffert : ils ont été traînés par terre, frottés à d'autres bagages durs, pour être ainsi abîmés. L'usure des bords éclate : des échardes de cuir soulevées laissent apercevoir l'envers clair de la peau, si mince, proche de la rupture.

1877 : Charleville, Brême, Hambourg, Suède, Danemark, Charleville, Marseille, Civita-Vecchia, Rome, Charleville.

Il est le U vert
D'une vie d'enfer

C'est une valise que l'on peut dresser et ouvrir comme une petite armoire. Sur le dessus sali, des restes d'étiquettes officielles, avec des adresses à demi-effacées. Sur la plus récente, reste encore lisible « Gare destinataire : Paris Quai d'Orsay ». Pour l'étape suivante, nul besoin d'indication. Son nom est fiché dans le cœur du voyageur et le ramène sans cesse là, à Voncq, c'est à dire Roche.

1879 : Chypre, Roche.

Il est le O bleu
Du voleur de feu

Ce sont les voyelles
Au vent des semelles
d'Arthur Jean Rimbaud.
Sa valise a beau
Jeu de lui survivre
Elle a pu le suivre
Couchée à son pied
Au dernier voyage
Elle pourrait nous dire...

1891 : Harrar, Zeilah, Aden, Marseille, Roche, Marseille.

Lucette Turbet

lu par elle-même (en hommage à Rimbaud «l'Africain »

Premier sourire du printemps

Tandis qu'à leurs œuvres perverses
Les hommes courent haletants,
Mars qui rit, malgré les averses,
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,
Sournoisement, lorsque tout dort,
Il repasse des collerettes
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,
Il s'en va, furtif perruquier,
Avec une houpe de cygne,
Poudrer à frimas l'églantier.

La nature au lit se repose ;
Lui, descend au jardin désert
Et lace les boutons de rose
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,
Il sème aux prés les perce-neige
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine
Où le cerf boit, l'oreille au guet,
De sa main cachée il égrène
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,
Il met la fraise au teint vermeil,
Et te tresse un chapeau de feuilles
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite
Et que son règne va finir,
Au seuil d'avril tournant la tête,
Il dit : « Printemps, tu peux venir. »

Théophile Gautier

lu par Andrée Vasseur.

Par ailleurs, Andrée Vasseur a évoqué Hélène Nicolas, une jeune femme autiste qui ne sait pas parler, qui ne peut pas écrire avec sa main, mais qui communique sa pensée en utilisant des lettres en carton qu'elle dispose devant elle. Sous le pseudonyme de Babouillec sp (ces deux lettres signifiant sans paroles), elle est l'auteur d'*Algorythme éponyme*, texte en prose poétique publié par Christophe Chomant éditeur.

Le plus beau vers de la langue française

« Le geai gélatineux geignait dans le jasmin »
Voici, mes zinfints
Sans en avoir l'air
Le plus beau vers
De la langue française.
Ai, eu, ai, in
Le geai gélatineux geignait dans le jasmin...
Le poite aurait pu dire
Tout à son aise :
« Le geai volumineux picorait des pois fins »
Eh bien ! non, mes zinfints.
Le poite qui a du génie
Jusque dans son délire
D'une main moite
A écrit :
« C'était l'heure divine où, sous le ciel gamin,
LE GEAI GÉLATINEUX GEIGNAIT DANS LE JASMIN. »
Gé, gé, gé, les gé expirent dans le ji.
Là, le geai est agi
Par le génie du poite
Du poite qui s'identifie
À l'oiseau sorti de son nid
Sorti de sa ouate.
Quel galop !
Quel train dans le soupir !
Quel élan souterrain !
Quand vous serez grinds
Mes zinfints
Et que vous aurez une petite amie anglaise
Vous pourrez murmurer
À son oreille dénaturée
Ce vers, le plus beau de la langue française
Et qui vient tout droit du gallo-romain :
« Le geai gélatineux geignait dans le jasmin »
admirez comme
voyelles et consonnes sont étroitement liées
les zunes zappuyant les zuns de leurs zailes.
Admirez aussi, mes zinfints,
Ces gé à vif
Ces gé sans fin
Tous ces gé zingénus qui sonnent comme un glas :
Le geai géla... « Blaise ! Trois heures de retenue.
Motif :
Tape le rythme avec son soulier froid
Sur la tête nue de son voisin.
Me copierez cent fois :
Le geai gélatineux geignait dans le jasmin. »

René de Obaldia
lu par Béatrice Naudet

Ce qu'il faut pour être heureux

Il faut penser ; sans quoi l'homme devient,
Malgré son âme, un vrai cheval de somme.
Il faut aimer ; c'est ce qui nous soutient ;
Sans rien aimer, il est triste d'être homme.

Il faut avoir douce société ;
Des gens savants, instruits, sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété ;
Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne pense.

Il faut avoir un ami, qu'en tout temps,
Pour son bonheur, on écoute, on consulte,
Qui puisse rendre à notre âme en tumulte
Les maux moins vifs et les plaisirs plus grands.

Il faut, le soir, un souper délectable
Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos
Les mets exquis, les bons vins, les bons mots,
Et sans être ivre il faut sortir de table.

Il faut, la nuit, tenir entre deux draps
Le tendre objet que notre cœur adore,
Le caresser, s'endormir dans ses bras,
Et, le matin, recommencer encore.

Voltaire

lu par Marie-José Perrier

Colloque sentimental

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé.

– Te souvient-il de notre extase ancienne ?
– Pourquoi voulez-vous donc qu'il m'en souviennne ?
– Ton cœur bat-il toujours à mon seul nom ?
Toujours vois-tu mon âme en rêve ? – Non.

Ah ! les beaux jours de bonheur indicible
Où nous joignons nos bouches ! – C'est possible.

– Qu'il était bleu, le ciel, et grand, l'espoir !
– L'espoir a fui, vaincu, vers le ciel noir.

Tels ils marchaient dans les avoines folles,
Et la nuit seule entendit leurs paroles.

Paul Verlaine

lu par Nadine Najman

L'heure du berger

La lune est rouge au brumeux horizon ;
Dans un brouillard qui danse, la prairie
S'endort fumeuse, et la grenouille crie
Par les joncs verts où circule un frisson ;

Les fleurs des eaux referment leurs corolles ;
Des peupliers profilent aux lointains,
Droits et serrés, leurs spectres incertains ;
Vers les buissons errent les lucioles ;

Les chats-huants s'éveillent, et sans bruit
Rament l'air noir avec leurs ailes lourdes,
Et le zénith s'emplit de lueurs sourdes.
Blanche, Vénus émerge, et c'est la Nuit.

Paul Verlaine

lu par Jocelyne Adam

Sensation

Par les beaux soirs d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue.

Je ne parlerai pas, je ne penserai rien :
Mais un amour immense entrera dans mon âme,
Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
Par la Nature, – heureux comme avec une femme.

Arthur Rimbaud

lu par Nadine Najman

Les roses de Saadi

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Marceline Desbordes-Valmore

lu par Nadine Najman

Au livre de la vie

Je les vois chaque jour arpenter les murs bas. Écrire pendant des heures. Elles tracent de longs traits noirs que je ne comprends pas. C'est la vie, toute la vie qu'elles écrivent. Une très longue histoire inscrite dans la terre, les arbres, les pierres et les sources... Dans tous les chuchotements sauvages. J'écoute. Je tends l'oreille un peu plus près. J'observe et demeure immobile. Soudain, quelque part, venant d'on ne sait où, du ciel, du sol, des toits ou des nuages, voilà que les fourmis arrivent, se rassemblent, se disloquent, puis de nouveau s'assemblent, s'organisent ou s'affolent, s'étirent enfin en longues lignes d'écriture qui ne s'arrêtent plus.

André Peragallo

lu par Sophie Laprun

Le printemps du cœur

Infusion de verdure
Le sourire de l'herbe
Au milieu d'un verger
Rien ne bouge
Dans le jardin qui rêve
Il fait beau
La terre prête à chanter
Respire
Et la voix d'un ruisseau
S'enroule sur les pierres
Un rayon de soleil
Éclabousse le ciel
Un arbre
Large d'épaules
Regarde sans bouger
Tandis que je suis là
Avec la grande main de l'air
Qui me caresse.

André Peragallo

lu par Sophie Laprun

Je me souviens

Je me souviens des pâquerettes
Dans le verger, un peu partout,
Du temps où je contais fleurette,
Pour un monde tellement doux.

Je me souviens de la fermière
Qui sentait bon le foin coupé.
J'ignorais tout de la prière,
Mais j'admirais tant la beauté.

Je me souviens de ses yeux bleus,
De la douceur de notre vie ;
Et nous aurions pu vivre heureux,
Sans effacer notre utopie

Je me souviens de son regard
Et de nos voix en harmonie,
Des intuitions et du hasard.
Nous respirions la poésie.

Norbert Adam lu par lui-même

Visite aux greniers

J'ai tenté, sans succès, de vider mes greniers
J'ai défait les rubans de cartes et de lettres,
Dans l'espoir d'y trouver mes rêves avortés,
Que les ans n'ont jamais pu faire disparaître.

Les livres poussiéreux et les cahiers jaunis,
Je les ai feuilletés, égarant mes pensées,
En lisant à la hâte, des mots mal définis,
Des carnets disloqués pleins d'amours cabossées.

Aux greniers, j'ai trouvé un pays sans retour,
Un petit mouchoir blanc, l'éternelle utopie,
Pages à l'encre bleue, et dans le contre-jour,
Des toiles d'araignée, dans la vie assoupie.
Nous vivons d'illusions que le monde proscrit.

Norbert Adam lu par Jocelyne Adam

Mes écoliers d'autrefois

Ils portent dans leur blouse une senteur d'étable ;
Ils viennent des hameaux ; ils ont bravé le froid.
Leurs yeux sont éblouis ; léger est leur cartable.
Ces écoliers lointains ont traversé les bois.

L'école et son préau, au centre du village,
Se referment sur eux et ils jouent dans la cour.
Je suis « Monsieur le maître » ; j'ai l'air tellement sage ;
Ils se mettent en rangs et me disent « bonjour ».

Sur le cahier du jour, on écrit la morale
Avec soin, la maxime : « eau de vie, eau de mort ».
Orthographe et calcul, histoire féodale,
Lecture dirigée et dessin-réconfort...

À midi, des enfants mangent autour du poêle
De simples aliments arrosés de poiré,
J'écris sur mes tableaux et parfois leur dévoile
Un résumé d'histoire, un croquis coloré.

Ce sont hommes futurs, braves et authentiques.
Mais quel fut leur destin ? Que sont-ils devenus ?
Ils rêvaient d'avenir, ils furent magnifiques ;
Je suis leur obligé. Je m'en suis souvenu.

Norbert Adam

lu par Jocelyne Adam

Il était une fois Charles Miroy

C'est un coin retiré au-delà de la Porte
Un coin plein de chagrins apaisés par le temps
Un coin de terre usé lavé de larmes mortes
Un coin de promenade ami des noms d'antan.

Quand j'ai franchi le seuil de cette place forte
J'ai retenu mon souffle ému en écoutant
La voix du vent l'esprit des arbres qui transportent
En mille éclats légers les âmes des vivants.

Au détour d'une allée sinueuse et tranquille
Vous étiez là soudain gisant comme abattu
Au pied de vos bourreaux après l'Ainsi soit-il.

Enveloppé de bronze et de plis revêtu
Vous tendiez votre joue à la main clandestine.
Hélas ! Vous disparu, je me sens orpheline.

Lucette Turbet

lu par elle-même

Boulevard du square de la détresse

Boulevard du square de la détresse
Le petit parc n'a pas bonne presse
C'est là pourtant le rendez-vous
Des passe-partout, des amoureux
Des fous d'amour et des curieux
Des chiens perdus, des galopins
Des chenapans et des anciens
Des vagabonds au vague à l'âme
Des sans-agapes et des gavés
Y'a même Durand très accueillant
Avec sa femme et ses enfants,
Un beau mélange de parenté
Qui se mélange à l'heure du thé
Où la tendresse côtoie l'ivresse
Sans une ombrelle d'insanité
La seule ici, c'est le figuier.

Boulevard du square de la tendresse
Le petit parc n'a pas bonne presse
C'est là pourtant le rendez-vous
Des déjantés et des bébés
Où les landaus et les mamans
À l'heure du thé viennent promener
Avec Médor et les enfants
Sans une trace de méchanceté
La seule ici, c'est les pissoirs
Les balles perdues, les arrosoirs
Qui traînent le soir et les pétards.

Boulevard du square des jolies fesses
Le petit parc n'a pas bonne presse
C'est là pourtant que chaque matin
Monsieur Dupont promène son chien
Madame Michèle cherche son chat
Qu'elle a perdu par un beau soir
Dans le même temps que sa mémoire...
C'est un endroit sans horizon
Sans illusion, ni prétention
Pourtant rempli de connexion
De p'tits bonjours et d'attentions
De p'tits je t'aime et petits riens
Des trucs de rien qui font du bien.

Boulevard du square de la vieillesse
Le petit parc n'a pas bonne presse
C'est là pourtant que chaque matin
Se disent la peine et le chagrin
Que le journal se sert la main
Se lisent la presse et les potins :
« De la police chez Maturin...
Cherche complice et son larcin... »
C'est là aussi que chef Magloire
Gendarme public sur le trottoir
A pu rentrer dans son histoire
Ficher la paix aux p'tits loubards
Il a compris le brave gaillard
Que derrière l'ombre se cache l'espoir
Derrière l'espoir, toute une mémoire
Depuis qu'un soir, rentré bien tard
A découvert dans une mare
Le corps sans vie de Dame Magloire.

Boulevard du square de la tristesse
Le petit square n'a pas bonne presse
Boulevard du square squatte le cafard
Les hirondelles et trottinettes
Les vide-ordures et les papelards...
C'est là pourtant que disent les gens
La vie se vit tout doucement
Dans le silence ou l'allégresse
Parfois le froid et la « frisquette »
Les soirs d'hiver ou de printemps.
C'est pourtant là tout simplement
Que la vie passe et passe le temps...
C'est pourtant là, décidément,
Que Sieur Tiroir et Dame Placard
Fil en l'aiguille et le hasard
Deux en cordée comme un seul chœur
Dans ce décor désenchanté
Prisant l'espoir à la bonne heure,
Ont convolé tout fidèlement
Et que depuis on peut y voir
Petits fermoirs et grands sautoirs,
Courir dedans tous les enfants !

Valérie Demotié
lu par elle-même.